

# Noël au village

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1977)**

Heft 1725

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-686205>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# NOËL AU VILLAGE

by

MAURICE ZERMATTEN

Pour retrouver la vraie poésie de Noël ne faut-il pas remonter le cours du fleuve et prendre pied, un instant, sur les terres lointaines de l'enfance? Là-haut, dans ces temps qui nous semblent hors du temps, le mystère et la grâce s'épanouissaient en larges roses blanches; elles tombaient du ciel, une nuit, avec l'abondance des flocons. Et la terre et le paradis ne formaient plus qu'un vaste domaine enchanté.

Ma paroisse de ces saisons d'autrefois se composait de plusieurs villages. L'église, accrochée au milieu de la pente, dominait les uns, était dominée par les autres. Centre de toute vie religieuse, elle appelait, chaque dimanche, par la voix de ses cloches, un millier de fidèles au recueillement et à la prière. Ils venaient tous à pied car nous n'avions pas de route carrossable. Ceux de La Crettaz marchaient une heure et demie, à contre-pente, avant d'atteindre la large maison blanche. Nous les voyions arriver, été comme hiver, oui, même l'hiver, ruisselant de sueur et s'essuyant le front avec d'immenses mouchoirs de poche à carreaux rouges et blancs. L'été, les hommes, avant d'entrer dans le sanctuaire, remettaient leur veste de drap sombre, et les femmes, leur caraco. L'hiver, on voyait sortir de leur bouche ou de leurs narines des colonnes légères de vapeur. L'église n'était jamais chauffée; une longue rumeur de catarrhe s'épandait sur les *Ora pro nobis* et les *Deo gratias*.

Mais il y avait aussi ceux d'Eson, qui descendaient, eux, vers l'autel du Seigneur, marchant une heure, par groupes noirs, quelle que fût la saison, et ceux de Praz-Jean, et ceux de La Lurette, ceux de Liez et ceux de Trogny, tous requis par le carillon. Nous, nous venions de Suen vers le chef-lieu; notre village n'était qu'à une dizaine de minutes du clocher. Nous avions le temps. Arrivés les premiers, nous regardions déboucher sur la placette tout ce peuple d'hommes, de femmes, d'enfants que nulle fatigue ne retenait à la maison, même les dimanches de pluie, même les dimanches de tempête. Tout le monde se connaissait. Nous formions vraiment une grande famille. Les femmes s'embrassaient, à la russe, sur la bouche. Tout le monde se tutoyait, sauf les enfants qui disaient *vous* à leurs

parents; tout le monde s'appelait par son prénom. Famille chrétienne, vraiment, enfants du même Dieu; le cimetière, autour de l'église, alignait quelques centaines de croix de bois identiques. La maison des vivants et la maison des morts n'étaient séparées que par l'épaisseur d'un mur.

Trois coups sonnaient, après un silence: il fallait entrer.

Rien n'était pareil la nuit de Noël. Immense nuit de décembre: le souvenir lui prête des dimensions surnaturelles. Sans doute, beaucoup d'entre elles eurent-elles leurs fleurs d'étoiles: je ne revois que des nuits d'un bleu opaque, striées de flocons. Le monde cessait d'être limité, de toutes parts, par de hautes chaînes de montagnes. Il s'épandait, lisse et plat, jusqu'à l'infini. Le regard qui cherchait des pistes dans les balancements de la neige ne découvrait rien d'autre que de vacillants points de lumière, piqués dans l'ombre, mobiles, apparus, disparus, reparaissant un peu plus proches sur les chemins invisibles qui conduisaient à l'église.

C'était le même peuple, c'étaient les mêmes gens qui montaient ou descendaient à Saint-Martin pour la messe, mais rien ne les signalait à nos yeux que la clarté pâle de leurs falots. Vieilles lanternes qu'ils utilisaient entre la grange et l'étable, entre le village et le mayen: ce soir de Noël, il s'agissait vraiment de la migration des bergers de Palestine appelés à Bethléem par l'étoile miraculeuse. De très lointaines prophéties s'accomplissaient; le fruit des psaumes mûrissait à l'arbre du temps. Personne sauf les tout vieux, les tout petits et les malades, n'aurait accepté de manquer ce rendez-vous avec le plus grand événement de l'histoire humaine. Ils étaient tous en marche au cœur de la nuit vagabonde. Ils parlaient à peine. Du reste, ils devaient avancer à la file indienne dans la piste étroite ouverte dans la neige et ne se seraient pas entendus. Des rafales de vent passaient. Elles passent du moins dans mon souvenir, apportant des musiques célestes à fleur d'oreille et roulant dans les ténèbres refermées quelques lambeaux de carillon.

Nous étions depuis un long moment agenouillés sur le bancs de l'église que

nous entendions encore la porte s'ouvrir et se refermer, puis ce frottement des semelles sur les dalles, chacun s'efforçant de se débarrasser des sabots de neige qu'il traînait entre les clous. Le curé était patient. Nulle festin ne l'attendait à la fin de ses trois messes basses. Cette nuit appartenait à Dieu. Il ne la lui marcherait pas.

Enfin, la messe commençait.

Jamais la maison du Seigneur n'était plus belle qu'en cette heure glacée où nous nous sentions parcourus de frissons. Des guirlandes de bougies couraient, d'une paroi à l'autre, au-dessus du chœur, et répandaient en même temps que la lumière des odeurs qui nous donnaient de légers vertiges. De la tribune, tombaient des flots sonores où nous distinguions, cette nuit, des paroles françaises. Au lieu du latin des dimanches, voici que les chœurs nous offraient le

Il est né le divin (e) enfant  
Sonnez, clairons, résonnez  
musettes;

Il est né le divin (e) enfant  
Chantons tous son avènement!

Et, bougre, nous le chantions, son avènement! Chacun se défoulait avec une générosité de soufflé admirable; le cantique montait par vagues épaisses vers les voûtes, et les morts, de l'autre côté de la paroi, devaient nous entendre avec ravissement. Tandis que les petits servants de messe balançaient l'encensoir aussi haut qu'ils le pouvaient; cependant que le curé faisait ses genuflexions devant le tabernacle entre deux oraisons et que des centaines de cierges jetaient dans l'espace des lumières de paradis, la foule élevait son cœur dans un seul élan vers la majesté nue de Dieu couchée dans la paille, au fond d'une étable de Palestine.

Où êtes-vous, merveilleux Noël d'autrefois? Nous allons encore à l'église mais les phares des automobiles effraient les anges qui passent dans le ciel et le divin (e) enfant est devenu adulte, hélas! Comme nous . . .

(By courtesy "Treize Etoiles")